

La certitude de Stasia K

*À ma mère, évidemment
Qui d'autre ?*

La peur ne m'avait jamais quittée. Une peur viscérale, du fin fond de l'enfance. 50 ans et encore une gamine terrorisée. Toute cette violence. Une mère à moitié cinglée, un père qui l'était complètement, une hérédité pesante comme une enclume.

« C'est cadeau ma fille. Bon courage ! Tu vas en avoir besoin ».

Entre eux les ingrédients de la passion et, bien sûr, ça a viré au cauchemar. Des parents dont on se passerait volontiers et pourtant oui, mes parents, impossible d'y échapper. Parents, je rêve un peu à une image d'unité. Réveille-toi ma fille ici tout n'est que déchirure. Ils s'étaient rencontrés en Bavière pendant ce qu'on a appelé avec absurdité « la Seconde Guerre mondiale », espérant vainement qu'elle serait la dernière.

Un amour d'urgence, un amour qui rend vivant l'instant, qu'il faut vivre à tout prix quand on ne sait pas ce que l'on sera demain, ce soir, dans une heure. Toujours en vie, déporté ailleurs, arraché à l'être qu'on aime, arraché à nos compagnons d'infortune ? Un amour entre deux gamins déracinés. Un amour pour échapper au sordide de la détention, aux baraquements insalubres. Pour échapper à la promiscuité, aux poux, aux maladies, à la faim. Un amour entre deux êtres qui ne parlaient que quelques mots d'allemand, appris sous la contrainte. Un amour pour s'évader.

Ma mère avait été déportée à 16 ans. Elle était issue d'une famille paysanne qui, ayant fui l'Ukraine et vendu une ferme pour un montant de 3000 zloty, se trouvait dans une situation plutôt aisée pour l'époque. Pourtant, entre guerre et exode, le pécule avait rapidement fondu. Ma grand-mère, Maria Oleg, s'était remariée et avait pris le nom de Kuzel. Sur les photos grand-mère Maria semblait redoutable. Elle l'était. Une petite bonne femme aux yeux noirs impitoyables qui donnaient froid dans le dos. Une mise des plus pauvres, des habits sombres, des croquenots impeccablement cirés, mais des croquenots quand même. Aucune place à la coquetterie. Quand le salaire hebdomadaire d'un ouvrier permettait l'achat d'un peu de beurre, et encore, après avoir fait la queue fallait-il que le magasin en dispose. Alors l'élégance, la féminité, quelle indécence !

Grand-mère avait un concept très particulier de l'éducation des enfants. À la ceinture. Malgré leurs origines paysannes, ma mère la vouvoyait. Distance abyssale entre parents et enfants, pas de place pour les cajoleries. En ce début de XX^e siècle le mythe de l'enfant bonheur n'était pas d'actualité. Dans les familles pauvres, les parents étaient craints et les enfants considérés comme une charge qui justifiait leur exploitation. Dans les familles riches, ils étaient confiés à la gouvernante ou au pensionnat. Pour grand-père, qui avait servi dans l'armée prussienne, la déportation de son empotée de fille, à peine bonne à aider un peu à la maison, fut la source d'une incompréhension abominable. Il croyait que son passé exonérerait sa famille. Il était, comme tous ces Polonais, réfugié dans sa naïveté, et pensait que le régime nazi l'épargnerait. Il supplia qu'on lui laisse sa fille, si jeune. Rien n'y fit. Ma mère fut déportée.

À partir de mon arrière-grand-mère, la famille s'était convertie au catholicisme. Pour ma mère ce fut une immersion complète, du genre baptême de Clovis. Sa foi était une évidence et j'admirais cette croyance absolue et limpide dont j'étais incapable. Trop de questions. Pas assez de réponses. Éternel schéma. Je porte cette foi ou cette croix, je ne sais plus très bien, par procuration. J'explique. Ma mère m'a affublée d'un prénom dissuasif, Marie-Josèphe. « Pour être toujours protégée » disait-elle. Superstition quand tu nous tiens. Un prénom qui vous classe d'emblée parmi les chieuses, les moches, les pas aidées par la nature, les promises vieilles filles, les ennuyeuses. Un prénom qui met à l'écart dans la cour de récré et oblige à compenser par une sociabilité forcée. Épuisant. Prénom unique, pas de seconde chance « Je m'appelle Marinette, mais tout le monde m'appelle Ambre, mon deuxième prénom ». Marinette et Ambre, pas du tout le même registre, de quoi développer une bonne schizophrénie.

« Qui suis-je ? ».

Aucune chance en fait que des parents puissent opter pour des prénoms si opposés, prolo versus volupté.

Pour les mecs eh bien ce n'est pas très romantique. Pas le genre de prénom qu'on susurre à l'oreille ou qu'on crie en plein orgasme. Trop long, trop froid. Ça sonne comme un rappel à l'ordre. Un prénom qui les glace, qui les persuade que je ne pourrais faire l'amour qu'après avoir récité trois Notre Père et deux Je vous salue Marie, et qu'après, eh bien, après j'expierai en me flagellant des heures durant.

Il y a ceux qui, après de longues années d'hésitations, finissent par choisir « Marie ». Plus simple. Plus docile. Plus doux, plus féminin. Plus nunuche aussi. Il y a les avant-gardistes,

rock n' roll qui préfèrent « Joseph ». Ce ne sont pas les plus nombreux. Marie emporte presque tous les suffrages. Avec les prénoms composés, personne n'est à l'abri. De prime abord, je ressemble plutôt à Marie, mais il ne faut pas s'y fier. Joseph n'est jamais bien loin et il n'est pas commode. Il est carré, intransigeant. Généralement ça en surprend plus d'un, tout le monde ayant une fâcheuse tendance à confondre gentillesse avec prêt-à-berner. Erreur colossale. On peut être gentil sincèrement et exigeant. Pas d'incompatibilité. La gentillesse est une vertu du cœur, c'est l'empathie, la faculté de placer tout le monde à égalité. Peu importe qu'on soit riche ou pauvre, percutant ou con, et pour les cons le choix est infini, quel, vieux, gros, sale, grand, petit... con. Le con est un caméléon.

« Comment le définir, alors ?

— Élémentaire mon cher W, le con, c'est toujours l'autre ».

Un prénom only for the brave, ceux qui voient au-delà des apparences, ceux qui aiment les défis, ceux qui sont dignes d'intérêt. Les autres Pfff restez où vous êtes les mecs !

Les apparences, on se laisse tous piéger par les apparences, par nos a priori. Le village paisible qui cache son lot de sordide. Le mec brushing, bronzé, dents blanches qu'on a volontairement zappé pendant dix ans. Un mec que les copains encensaient. Le tombeur aux multiples conquêtes. Je répondais :

« Attendez ! Vous ne parlez quand même pas de ce mec-là ? Si ? Parce que vous allez me dire que ce genre de mec ça

marche encore avec les nanas ? Qu'il y en a qui tombent encore dans le panneau ? Rappelez-moi les mecs, on est bien là au XXI^e siècle ? On n'a pas changé d'époque ? Si ? Et on ne m'a pas prévenue ? »

Les potes me regardent, interloqués.

Un jour pourtant le mec brushing, bronzé, dents blanches, me prend la main. Je suis troublée. Tellement troublée qu'enfin je m'intéresse à lui et découvre derrière ce cliché que je ne pouvais qu'associer au Club Med, un mec, un vrai, avec un cerveau et beaucoup de sensibilité. Pas juste un sex-toy, même si dans cette catégorie il est plutôt très, très doué. Non, un mec qui aime la nature, les balades. Un mec, capable de s'arrêter devant une façade d'immeuble, de contempler les détails d'architecture à Paris, Bangkok, n'importe où dans le monde. Un mec capable d'enchaîner deux documentaires d'Arte. Un mec qui aime les fleurs. Un mec qui aime la déconne, le champagne, la fête. Un mec qui aime boire son café au bord d'une rivière. Un mec qui aime les choses rares, les antiquités et qui a l'élégance de me ranger dans la première catégorie. Un mec que je découvre le matin, qui passe seulement la main dans ses cheveux. Finalement, il ne fait jamais de brushing. Moi, si, tout le temps. Un mec qui m'aide à enfiler mon manteau, qui m'ouvre la portière. Un mec qui dit :

« Je vais te chouchouter ».

Je pense alors "Ouais, on verra bien, ils disent tous ça au début, non ?".

Finalement un mec qui, oui, me chouchoute. Un mec qui tient ses promesses. Finalement, finalement, je m'étais trompée sur toute la ligne.

« Les filles, on se calme. Et non je ne vais pas vous filer son numéro de téléphone, mais bon la prochaine fois que vous croisez un mec qui vous paraît loin, très loin du modèle que vous aimez, réfléchissez bien avant de zapper. Parce qu'"Oh oui ! Ça marche super bien avec les nanas". Un putain de piège à filles ».

Il y a ceux qui ne vous demandent pas votre prénom. Les rencontres d'un soir, d'une nuit. J'ai 18 ans.

— OK, on a tous eu 18 ans et fait des trucs improbables. Non ? Pas toi ? Dommage.

Je travaille pendant les vacances d'été. Haute-Savoie, loin de ma mère. La liberté. Je me fais une super copine du genre de celle avec qui on part en stop, on part en boîte danser jusqu'au matin, on prend force vitamine C après pour assurer au boulot. Bref une super copine, tu vois de quoi je parle.

— Où sont les femmes ? Chante Patrick Juvet.

C'est pas pour nous, on n'est pas encore des femmes, juste des filles avec une furieuse envie de vivre. Coucher ? Bien sûr qu'on couche. On ne sait rien faire d'autre. On ne sait pas faire l'amour. Alors on couche, pas par plaisir, non, juste pour ne pas passer pour une fille coincée. Après la dictature du prolétariat, celle de la femme libérée en quelque sorte.

Ma copine trouve assez vite un copain qui a un copain qui ne me plaît pas du tout, donc nothing happened. Logique.

Un soir, on décide tous les quatre d'aller faire un tour en Suisse. Nous sommes à 200 mètres de la frontière. On y va. En stop naturellement.

— Le stop. Tu vois ce que c'est ? Le stop c'est l'adrénaline. Tu connais le covoiturage. Tu t'inscris sur Internet, tu choisis. Le stop, rien à voir. C'est le courage. C'est la peur et le risque. Le stop c'est quand t'as pas de fric, pas de caisse, que papa et maman ne te payent pas le permis. Le stop c'est la demerde.

On passe la frontière et c'est l'enchantement des prairies clôturées de barrières blanches, des pelouses impeccables, des fleurs aux balcons. Tout est propre et a un air de village de conte de fées.

On arrive à Montreux. Avions-nous vraiment voulu aller à Montreux ? Pas sûre. Mais les hasards du stop aidant, nous arrivons. Bord de lac. Classe. Festival. Montreux. Tribulations de la soirée. Un bar quelconque, un Balto suisse. Néons, billard, juke-box.

Un mec joue au billard. Nous sommes une bande. Il fait une partie, je ne me souviens pas des autres. Il n'est pas vraiment avec des potes. Il semble seul et pourtant traité comme une guest star. Les mecs l'entourent, le patron du bar le couve des yeux. J'ai en face de moi le sosie de David Bowie. David dans sa période blonde. David d'après la première période, rousse, maquillée, étrange, ensorcelante. David que je découvre à 14 ans. Son côté féminin me rassure. Âge où les garçons font peur, prof de gym, peau qui pique. On n'a pas envie. David, maquillé comme on se maquille à 14 ans, d'un maquillage qui

se voit bien, correspond beaucoup mieux à nos critères de beauté.

Là d'un coup, 18 ans. Le temps a passé et j'ai David Bowie en face de moi. On se parle. Le mec s'appelle vraiment David et ne parle qu'anglais. Je parle très mal anglais. Enseignement de seconde langue au collège, un cauchemar. Je n'avais pas eu le choix. Ma mère m'avait imposé allemand première langue et il ne m'était pas venu à l'esprit de pouvoir dire non. Très peu d'anglais, donc. Pas tellement nécessaire d'en dire plus. Je comprenais très bien "baby, baby" et "blue eyes" et franchement ça suffisait.

Il nous invita à terminer la soirée chez lui, enfin inviter c'est un mot de vioc. À 18 ans on ne dit pas "je t'invite à terminer la soirée chez moi". On ne dit rien. On sort d'un café, on monte dans une caisse et on atterrit quelque part.

On monte dans la caisse. Superbe voiture américaine blanche. Capot de deux mètres de long, sièges cuir bordeaux, spacieuse à l'avant, riquiqui à l'arrière. Je monte à l'avant parce que t'as pas oublié quand même "baby, baby, blue eyes".

Les trois autres s'entassaient à l'arrière. On démarre et on se fracasse dans une cabine téléphonique.

— Tu ne connais pas les cabines téléphoniques ? T'as 18 ans aujourd'hui ou quoi ?

Quand j'avais 18 ans, il y avait des cabines téléphoniques et même que ouais c'était vachement moderne. La cabine était en verre. C'était super on te voyait de loin en train de téléphoner et toi tu voyais bien que des gens attendaient pour téléphoner. Réciprocité. Transparence totale.

J'imagine les énarques et les techniciens se pencher sur l'accès égalitaire aux télécommunications.

— Messieurs, il m'est venu une idée.

Oui, eux ne disent pas "Les mecs, j'ai eu une putain de bonne idée". Pour eux les idées se baladent et se disent "Tiens, quelqu'un de réceptif, je vais aller vers lui".

Ils disent plutôt "Messieurs, chers collègues". Oui il n'y a pas de femmes dans les hautes sphères du pouvoir et ne te fie pas à leur aimable confrérie. Ces mecs-là ont les dents qui rayent le plancher. Comme les starlettes de Cannes leur seul objectif est de se faire repérer et devenir ministre, un jour, ou en cas de karma exceptionnel, khalife à la place du khalife.

Peut-être faudrait-il qu'ils aient leur émission de télé-réalité. "Êtes-vous prêts à prendre le pouvoir ?", "Jusqu'où iriez-vous ?". Ça serait très intéressant. Il faudrait simplement veiller à leur faire livrer des plats tous les jours. Surtout pas de cuisine équipée pour ces lanceurs de couteaux habitués à faire tomber les corps sur les somptueux tapis Aubusson, témoins silencieux des intrigues de palais.

— Messieurs, disent-ils, en dotant l'ensemble du territoire de moyens modernes de communication, nous œuvrons pour l'égalité des citoyens. Je demande à mon directeur de cabinet de prendre l'attache des services concernés.

Oui, ces gens-là ne font jamais rien eux-mêmes, c'est aussi très commode pour se sortir des situations compliquées. Tout

un savoir-faire, une expertise des rapports humains. La politique.

Et nous voilà avec une multitude de cabines téléphoniques, transparentes comme la vie publique aimerait l'être. Où on se gèle l'hiver. Où on suffoque l'été. Où on ramasse les microbes de l'usager précédent qui a saisi le combiné avec des mains douteuses, a transpiré et rendu l'appareil luisant, a crachoté dans le combiné, a laissé sa vie dans ce téléphone.

Si tu survis à la cabine téléphonique, tu peux aller n'importe où dans le monde, tu es im-mu-ni-sé. C'est pour ça qu'il n'y en a plus une seule. Tu crois que c'est parce que tout le monde est passé au portable ? Erreur. C'est parce que les labos pharmaceutiques, le lobby le plus puissant au monde, ne savent plus quoi faire de leurs antibiotiques. Déjà que c'était pas automatique. Les labos pharmaceutiques te font avaler n'importe quoi. D'ailleurs t'as sûrement remarqué quand tu vas à la pharmacie juste pour des médocs ça a l'air de les surprendre.

— C'est tout ? demandent-ils. Et avec ça, qu'est-ce que ce sera ?

Même l'épicier du coin te pose plus cette question. Tu fais tes courses tout seul. Il encaisse, point barre, et toi, en découvrant l'addition, tu manques t'évanouir à chaque fois.

Non la pharmacie c'est devenu comme chez le charcutier. "Et avec ça, qu'est-ce que ce sera ?". Imparable. D'ailleurs je ne sais pas si t'as remarqué la différence entre le nombre de pharmacies et le nombre de charcuteries. C'est bien simple, des charcuteries il n'y en a presque plus. Pourquoi ? Parce que les pharmacies ne se sont pas contentées de vampiriser

leurs méthodes de vente et leurs emplacements. Non, tout ce que la pharmacie te vend, les crèmes minceurs, les produits détox, les pilules coupe-faim, c'est pour te dire qu'à la charcuterie, faut pas y aller.

Bon là pour le coup, la cabine téléphonique, prise de plein fouet, elle fait une drôle de gueule. Une femme à sa fenêtre gesticule et crie "les jeunes, tous des vauriens", un truc comme ça, un truc que les viocs disent à propos des jeunes, dans toutes les cultures, à toutes les époques. Sauf qu'on est en Suisse et qu'entendre crier avec un débit qui reste un peu lent, eh bien ça nous fait rire. Sûr qu'elle nous en veut. Une cabine téléphonique sous tes fenêtres, c'est le spectacle permanent, du pain béni pour les concierges.

Malgré le choc, j'ai à peine décollé de mon siège d'un centimètre. Capot, confort, la voiture a quelques égratignures à l'avant. T'as deviné, on ne descend pas compter les éclats de verre, il y en a beaucoup trop et vraiment on a autre chose à faire. Marche arrière, on s'en va, laissant la vioque à ses récriminations.

Hauteurs de Montreux. Presque une route de campagne, étroite, bordée d'arbres. Arrivée dans une propriété. Parc, demeure ancienne. Superbe. On pénètre dans la maison. Cuisine ultramoderne. On a faim. On mange quelques gâteaux du type Chocos-BN, étouffe-chrétiens. Pareil qu'en France. Le type qui a inventé les Chocos-BN je n'ai jamais compris ce qu'il pouvait avoir à la place du palais. C'est sûrement un mec capable de bouffer du sable.

On monte à l'étage. Escalier majestueux. Arrivée dans une galerie qui dessert un nombre incalculable de pièces. Dernières marches, me fait face un portrait de David Bowie. Por-